

Poème de Liliane Goldberg
née en 1938 à Paris.

Pour échapper aux rafles de 1942,
elle a été cachée chez Pierre
et Marguerite Page, dans
la région lyonnaise.
À cette époque, elle ne s'appelle
plus Lili Goldberg mais Lili Page.

**Qui donc est cette enfant
Cette enfant qui se cache
Tout au fond de la classe
Sans répondre : « Présente ! »
Qui donc est cette enfant
Tout au fond de la classe
Qui, entendant son nom
Reste sans réaction ? »
Cette enfant bien présente
Et pourtant si absente
Est une clandestine
Coupée de ses racines.**

© collection Liliane Goldberg

«La maîtresse a dit : “Deux de vos camarades portent une étoile. Soyez gentilles. Rien ne doit être changé entre elles et vous”. Mais immédiatement, il y eut une barrière, une mise à l'écart. Pierrot déserta notre maison. Denise, ma meilleure amie avec qui j'allais au patronage, ne vint plus chez moi et je ne retournais plus chez elle.» (...)

«J'entendis deux femmes discuter sur le trottoir : “Vous vous rendez compte, disait l'une d'elles, un homme qui avait l'air si bien, si correct. Il a fait un mouvement et sous sa veste, devinez ? J'ai aperçu l'étoile. Un Juif ! Qui l'aurait cru, il avait l'air si correct !” Et l'autre femme hochait la tête, marquant son approbation.

En écoutant les deux femmes, j'ai eu conscience de ce qu'être juif comportait de sale, de dégradant, de honteux. Cette honte, je la ressentais dans la rue, quand les gens détournaient leur regard devant l'étoile qui nous marquait d'une tache ignoble et puante. Étoile jaune humiliante. C'était donc ça, être juif ? Et moi je l'étais et j'en avais honte. J'aurais tant voulu être comme les autres, les gens bien, propres et corrects !»

— Annette Muller, *La petite fille du Vel' d'Hiv*,
éditions Le Livre de Poche Jeunesse, 2012, Paris, p. 58

«Une femme se tenait derrière un bureau, l'expression sévère.

Elle interrompit mon père dès les premiers mots : “Pourquoi ne portez-vous pas votre étoile ? Vous devez porter votre étoile !” En même temps, sa main tâtonnait vers le téléphone. Elle allait le dénoncer. Mon père s'enfuit.

La nuit était tombée. On avait mis des scellés sur la porte de la rue de l'Avenir. Mme T., la concierge, l'a aperçu de sa fenêtre : “Arrêtez-le, c'en est un !” cria-t-elle aux policiers qui ratissaient les rues, certains à cheval. Il n'a eu que le temps de se sauver et de se cacher dans la cave, éclairé par une bougie. Mme T. a pillé tout l'appartement, dès notre départ.»

— Annette Muller, *La petite fille du Vel' d'Hiv*,
éditions Le Livre de Poche Jeunesse, 2012, Paris, p. 88

«Un petit garçon que j'ai pu emmener était très mécontent, parce que ça le séparait de sa sœur, il pleurait parce qu'il voulait retrouver Rachel sa sœur.

J'habitais en ce temps-là, avenue de la Grande Armée chez ma cousine Rachel Monod...

J'arrive donc avec le petit garçon qui avait 4 ans, qui pleurait, qui avait des poux... pas beau, sale et mal habillé, et pleurant autant qu'il pouvait. Je devais le donner le lendemain à l'OSE ou à l'UGIF je ne sais plus, l'OSE je crois.

Il fallait le laver, le faire dormir. Il ne voulait pas que je le déshabille, parce que je l'avais arraché à sa sœur. Et ma vieille tante Rachel s'est agenouillée et lui a dit :

“Je suis Tante Rachel”. Ce nom de Rachel l'a calmé. Il a accepté que tante Rachel le déshabille, le lave. Il a accepté que tante Rachel s’occupe de lui.

Et le lendemain, je l'ai donné à une œuvre qui devait l'expédier je ne sais pas trop où.»

— Interview d'Annette Monod par Benoit Verny (Cercil-1993) in Frédéric Anquetil,
Annette Monod, L'ange du Vel d'Hiv, de Drancy et des camps du Loiret,
éditions Ampelos, coll. «Exceptionnelles», 2018, p. 99

«Le 7 juin, témoigne Henri Ourman, ma mère a cousu ces étoiles et, comme la plupart des Juifs de Paris, nous avons plongé dès le dimanche, dans le bois de Vincennes.

Nous sommes sortis avec l'étoile, pour voir. Aucune réaction.

Le lendemain matin je suis parti à l'école, ma mère m'a accompagné, mais il fallait que j'y entre seul. C'était l'école du Sud.

Dans la cour, il y avait un comité d'accueil composé d'un garçon qui était Antillais et qui s'appelait Surlemont. C'était le mauvais élève par excellence, cancre, bagarreur.

Il était entouré de sa bande, et il m'a dit sur le pas de la porte :

“Si on te dit quelque chose, tu viens me trouver.” C'est tout.

Il n'a rien dit d'autre et il ne s'est rien passé».

— Jean Laloum, *Les Juifs dans la banlieue parisienne des années 20 aux années 50*,
CNRS éditions, Paris, 1998, p. 194

«À l'âge de 6 ans, j'étais heureux d'avoir cette étoile.

J'avais une étoile, je me sentais comme si c'était une décoration et j'allais à l'école avec l'étoile, et puis il y avait des amis, des gosses de mon âge, même des non-Juifs et parmi eux, un qui voulait mon étoile à tout prix ; il la voulait, il essayait de l'arracher, cela ne marchait pas ; un jour il a réussi.

On s'est bagarré... Il a pris mon étoile, il l'a déchiré en se bagarrant.

Il faisait froid, il y avait de la pluie, l'étoile est tombée dans la boue, mon ami piétine l'étoile, et en me disant : "tu ne l'auras pas, ni moi ni toi, personne ne l'aura, cette étoile".»

— Témoignage de Sylvain Levy,
extrait de la mallette pédagogique éditée par
l'association L'enfant et la Shoah